

# *Le catastrophisme éclairé de l'Apocalypse*

FR. THOMAS J.

*Guerres, famines, épidémies, cataclysmes : l'Apocalypse fait peur. Progrès technologique incontrôlé, tensions géopolitiques mondiales, réchauffement climatique inquiétant : l'Apocalypse est d'actualité. La possibilité concrète d'une catastrophe finale fait partie des débats contemporains : cette menace est-elle réelle, et si oui, que faire ? Le contexte si particulier de notre époque ne nous invite-t-il pas à découvrir le sens réel des catastrophes dans l'Apocalypse ? Alors, l'Apocalypse ne fait plus peur, mais appelle les hommes à l'espérance.*

1945, « LITTLE BOY » EXPLOSE SUR HIROSHIMA. Pour Günther Anders, c'est le début du *temps de la fin* : « Depuis le moment où – *ex oriente lux* – la lueur du feu d'Hiroshima s'est répandue sur le globe terrestre, notre situation a fondamentalement changé<sup>1</sup> ». Une époque nouvelle a commencé avec la bombe atomique : l'époque où l'homme a acquis le pouvoir de mettre un terme à toute époque. Auparavant l'homme pouvait perpétrer des génocides, mais pas d'« humanicide<sup>2</sup> » ; il pouvait anéantir des hommes, mais pas l'espèce humaine. Mais depuis un peu plus de soixante ans, l'homme, pour la première fois dans son histoire, a montré qu'il pouvait transformer la terre en un vaste désert. Le danger de la fin du monde qui menace l'humanité n'a ainsi jamais été aussi prégnant qu'aujourd'hui.

De plus, la menace atomique n'est pas la seule préoccupante. Nous commençons à découvrir que la manière dont l'homme contemporain a cherché à se rendre « maître et possesseur de la nature » a engendré de façon graduelle des conséquences environnementales irréversibles : la destruction de la couche d'ozone, l'effet de serre, la pollution, etc<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Günther ANDERS, *La Menace atomique. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2006, (trad. fr. C. David). Le dernier chapitre de cet ouvrage a été repris sous le titre : *Le Temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007. Nous citons à partir de ce texte, p. 81.

<sup>2</sup> *Idem*, préface de François l'YVONNET, p. 8.

<sup>3</sup> Et que dire du danger potentiel que représentent les technologies nouvelles permettant de manipuler la matière au niveau moléculaire ? Ces nanotechnologies, grâce à

Depuis quelque temps, les milieux scientifiques eux-mêmes multiplient les prophéties apocalyptiques, à l'instar de l'éminent astronome Martin Rees qui, dans un livre publié en 2003, donnait à l'humanité une chance sur deux de survivre au siècle actuel en raison des menaces climatiques, écologiques, nucléaires et génétiques<sup>1</sup>. Il se pourrait que nous assistions aujourd'hui à l'ultime « évolution » de l'humanité, celle où l'*homo faber* se transforme en *homo catastrophicus*.

Faut-il alors verser dans le catastrophisme ? Faut-il laisser la peur apocalyptique nous envahir ? Comment discerner le danger réel de notre époque et dans quelle mesure devrions-nous le prendre en compte dans notre agir personnel et collectif ? Ce contexte donne au livre de l'Apocalypse une actualité étonnante à cause de l'abondance des prophéties catastrophiques qu'il contient et dont la signification nous échappe. Dans quelle mesure le catastrophisme de l'Apocalypse peut-il éclairer ce que l'humanité d'aujourd'hui est appelée à vivre ? Comment notre époque nous invite-t-elle à découvrir le sens du catastrophisme de l'Apocalypse ?

---

l'unification des sciences de l'état condensé (les nanosciences), n'entendent plus seulement dominer la nature comme telle, mais en modifier la structure moléculaire essentielle.

<sup>1</sup> SIR MARTIN REES, *Our Final Hour. A Scientist's Warning : How Terror, Error, and Environmental Disaster Threaten Humankind's Future in this Century – on Earth and Beyond*, New York, Basic Books, 2003. [Notre dernière heure. L'avertissement d'un scientifique : comment la terreur, l'erreur et la catastrophe écologique menacent l'avenir de l'humanité dans ce siècle – sur la terre et au-delà.] Voir aussi l'article de Bill Joy, l'inventeur du programme Java (le langage d'Internet) paru dans la revue *Wired* en avril 2000, sous le titre : « Why the future doesn't need us » [Pourquoi l'avenir n'a pas besoin de nous] ; le sous-titre précise : « Our most powerful 21<sup>st</sup> century technologies – robotics, genetic engineering, and nanotech – are threatening to make humans an endangered species » [Les technologies les plus puissantes du XXI<sup>e</sup> siècle – la robotique, le génie génétique et les nanotechnologies – menacent de faire de l'humanité une espèce en voie de disparition.] En mai dernier, dans une entrevue accordée au magazine *Enjeux – Les Échos* (n° 235), le biophysicien britannique James Lovelock, prophétisait quant à lui rien de moins que la disparition possible et rapide de 80 % de la population mondiale : « J'évalue à deux milliards d'individus le nombre de ceux qui, d'ici la fin de ce siècle, pourront survivre dans ce nouvel environnement [...] Faute d'eau et de nourriture, leur nombre devrait ensuite continuer à décroître pour se stabiliser entre un milliard et 500 millions ».

## MINIMISATION ET MAXIMISATION DU PROBLÈME

Un débat très significatif eut lieu récemment à la radio <sup>1</sup> entre Jean de Kervasdoué <sup>2</sup> et Jean-Pierre Dupuy <sup>3</sup>. Ces deux penseurs manifestent bien les deux positions extrêmes d'aujourd'hui : l'une minimisant le problème et espérant un Royaume sans apocalypse, et l'autre le maximisant intentionnellement et préférant parler d'une apocalypse sans Royaume.

### Un Royaume sans apocalypse

On peut, à l'instar de Jean de Kervasdoué, relativiser le catastrophisme actuel de plusieurs manières. On peut, par exemple, le soupçonner d'être une manipulation de la population par la peur, en vue de faire oublier des problèmes plus importants ou tout simplement pour créer un marché financier lucratif ; on peut aussi relativiser historiquement le danger lui-même en montrant que l'humanité a connu des périodes climatiques autrement plus dangereuses que la nôtre, ou encore en multipliant les exemples de fausses prophéties, de Jules Verne à Bill Gates <sup>4</sup> ; on peut également compter sur la sagesse humaine et penser qu'une prudence minimale peut suffire à écarter les effets pervers de la technologie : il suffirait pour cela d'obéir au « principe de précaution », de « maîtriser la maîtrise », de promouvoir un « développement durable », bref, de rechercher des dispositifs techniques, sociaux et institutionnels pour se prémunir des dangers éventuels occasionnés par la recherche.

Mais au-delà même de toutes ces rationalisations minimisantes du danger actuel, le plus étonnant est de constater l'apparente indifférence de l'ensemble de l'humanité, même face aux hypothèses les plus alarmistes. Confrontés aux scénarios catastrophes envisageant la possibilité de la fin du monde à courts termes <sup>5</sup> les gens, après un petit moment d'inquiétude passager, n'ont pas l'air d'être particulièrement plus angoissés qu'auparavant. De toute évidence, la vie quotidienne des hommes

---

<sup>1</sup> *Culture du risque et peur de l'apocalypse*, une émission de France Culture du mardi 9 octobre 2007. Cf. <http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2>.

<sup>2</sup> Jean DE KERVASDOUÉ, *Les précheurs de l'Apocalypse : pour en finir avec les délires écologiques et sanitaires*, Paris, Plon, 2007.

<sup>3</sup> Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>4</sup> Cf. François-Bernard HUYGHE, *Les Experts ou l'art de se tromper de Jules Verne à Bill Gates*, Paris, Plon, 1996. Cette citation d'un humoriste rend bien le ton ironique du livre : « l'anticipation est un art difficile, surtout quand il s'agit de l'avenir ! »

<sup>5</sup> Voir par exemple le film *An Inconvenient Truth*, d'Al GORE, l'ex vice-président des Etats-Unis, dirigé par Davis Guggenheim et sorti au cinéma en 2006.

d'aujourd'hui ne ressemble en rien à celle du chapitre VI de l'Apocalypse<sup>1</sup>. Tous savent vaguement que cela pourrait très mal finir, mais n'en sont pas spécialement préoccupés. Ils craignent davantage la perte de leurs acquis sociaux que la fin du monde<sup>2</sup>.

En pensant progressivement l'action comme un travail (la culture du début du siècle dernier : *work hard*), puis le travail comme un jeu (la culture d'aujourd'hui : *have fun*), on a abouti à déresponsabiliser l'humanité et à engendrer des catastrophes sans même que la culpabilité personnelle ne soit engagée. C'est ce que Günther Anders a appelé la loi de l'innocence (ou de l'inversion) : « Plus l'effet est grand, plus petite est la méchanceté requise pour le produire. La quantité de haine requise pour commettre un forfait est inversement proportionnelle à l'importance de ce dernier.<sup>3</sup> » Sans exagérer ce principe, on peut imaginer facilement qu'appuyer sur un bouton pour déclencher une catastrophe peut être

---

<sup>1</sup> « Et les rois de la terre, et les hauts personnages, et les grands capitaines, et les gens enrichis, et les gens influents, et tous enfin, esclaves ou libres, ils allèrent se terrer dans les cavernes et parmi les rochers des montagnes, disant aux montagnes et aux rochers : "Croulez sur nous et cachez-nous loin de Celui qui siège sur le trône et loin de la colère de l'Agneau, car il est arrivé, le grand Jour de sa colère, et qui donc peut tenir ?" » (Ap 6, 15-17).

<sup>2</sup> Günther Anders, qui a beaucoup réfléchi sur l'aveuglement face au danger de la bombe atomique – particulièrement dans : Günther ANDERS, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2001 –, rapporte cette anecdote qui va dans le même sens : « Pendant un voyage en train, j'avais laissé tomber au cours de la conversation l'expression de "danger nucléaire". Mon vis-à-vis, un monsieur tranquille, manifestement assez aisé, qui était précisément en train de humer son cigare, leva les yeux un moment, haussa les épaules puis marmonna : "On crèvera tous ensemble". L'expression rusée que ses traits prirent à ce moment-là (et que les visages des autres voyageurs prirent aussitôt) semblait appartenir à un homme qui, du fait qu'il cotisait à son assurance, vivait tranquillement dans l'idée qu'il n'aurait jamais besoin de renoncer à son cigare, qu'il ne pouvait en fin de compte rien lui arriver. De fait, il reprit à l'instant même son test olfactif » (*Le temps de la fin, op. cit.*, p. 43). Dans la même veine cynique, voir le récent livre d'Yves PACCALET, *L'humanité disparaîtra, bon débarras !*, Paris, Arthaud, 2006. Comment expliquer cette étonnante indifférence et ce cynisme ? Que s'est-il passé dans la tête de cet homme ? Comment comprendre ce mélange de conscience du danger et d'indifférence ? C'est sans doute parce que la catastrophe finale semble universelle, et non pas personnelle : « On crèvera tous ensemble ». La catastrophe hypothétique est en quelque sorte si grande qu'elle semble relever du « On » et non pas du « Je », de l'humanité dans sa totalité et non pas de l'individu lui-même. Heidegger a parlé naguère de cette « dictature du On » (Cf. *Etre et Temps* [1927], Paris, Gallimard, 1964, p. 158-160) et c'est bien de cela dont il s'agit. Tant que la menace provient d'un système et qu'elle porte sur l'humanité dans son ensemble, le « Je » ne se sent pas engagé et a bien du mal à se sentir responsable. Tout se passe comme si les actions qui proviennent pourtant de la technologie humaine n'étaient en fait pas « nôtres » ; comme si elles n'étaient pas vraiment des *actes*, mais plutôt des *événements* dont nous serions tous finalement innocents (*Le temps de la fin, op. cit.*, p. 74).

<sup>3</sup> *Le temps de la fin, op. cit.*, p. 51.

accompli sans émotion, comme n'importe quel autre geste technique, alors que tuer à l'arme blanche suppose sans doute tout autre chose : « Aucun des pilotes d'Hiroshima n'a eu besoin de mobiliser la quantité de haine qu'il a fallu à Caïn pour tuer son frère Abel <sup>1</sup> » ; « C'était le bon temps, quand la méchanceté était encore la condition des actes mauvais ! <sup>2</sup> ».

Plus généralement, on peut considérer que la déresponsabilisation de l'humanité et cette loi de l'innocence fonctionnent dans le cadre d'une idéologie du Progrès qu'on aurait tort de croire totalement dépassée. Après Auschwitz et Hiroshima, on ne croit plus guère au Progrès de la civilisation comme telle – l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle nous en a dégrisés –, mais les chercheurs, les ingénieurs et les industriels, porteurs des innovations technologiques, font toujours du progrès scientifique et technique l'un des facteurs majeurs du développement et de la compétitivité des économies modernes <sup>3</sup>. En ce sens, l'idéologie du Progrès, sous sa forme technique et économique, est encore bien vivante. Le Progrès aujourd'hui est essentiellement considéré du point de vue technique, et le Royaume espéré est celui de la finance. Or, pour citer encore Anders : « pour ceux qui croient au Progrès, l'apocalypse est inutile comme condition préalable au royaume <sup>4</sup> ».

Il est difficile d'envisager une mentalité plus étrangère à l'esprit du christianisme. Comme l'a bien montré Benoît XVI dans l'Encyclique *Spe Salvi*, cette idéologie du Progrès et de l'installation d'un Royaume sur terre s'oppose radicalement à l'espérance chrétienne <sup>5</sup>.

### Une apocalypse sans Royaume

A l'inverse de l'attitude que nous venons de décrire, à savoir la tentation d'un Royaume purement humain auquel ne succéderait ni

---

<sup>1</sup> *Idem*, p. 54

<sup>2</sup> *Idem*, p. 55. Günther Anders parle aussi de la « loi de l'oligarchie » : « plus grand est le nombre de victimes, plus petit est le nombre de coupables requis pour opérer le sacrifice. » C'est une conséquence du machinisme qui par nature vise à obtenir un maximum d'efficacité avec une dépense minimum de force humaine. Marx avait vu juste en un sens lorsqu'il notait que la machine doit conduire à un pouvoir toujours plus grand et concentré en toujours moins de mains. Aujourd'hui, de fait, la puissance technique appartient à un petit club d'élus – principalement le « club atomique » – et il s'ensuit une forme de domination oligarchique de quelques-uns sur l'ensemble de la planète.

<sup>3</sup> Ainsi, pour les nanotechnologies, on évoque des marchés qui se mesurent en milliers de milliards d'euros par an (cf. Mihail ROCO and William BAINBRIDGE, *Societal Implication of nanoscience and nanotechnology*, Boston, Kluwer Academic Publishers, 2001).

<sup>4</sup> *Le temps de la fin*, *op. cit.*, p. 89.

<sup>5</sup> Voir spécialement les numéros 16 à 23.

apocalypse ni Parousie, il y a l'attitude catastrophiste qui envisage une apocalypse sans Royaume. C'est l'attitude de Günther Anders, par exemple : « Au-delà de la question de savoir si le monde continuera à exister ou non, après son éventuelle fin, nous n'attendons – et c'est, comme nous l'avons dit, la première fois que cela arrive<sup>1</sup> – aucun royaume de Dieu, nous n'attendons tout simplement rien<sup>2</sup> ». Derrière nous se tiendrait Hiroshima et devant nous, la néantisation de l'humanité entière. Ni plus, ni moins. Notre époque ne serait donc, à proprement parler, plus une *époque* – à laquelle pourrait succéder une autre époque –, mais un *délai*, qu'il convient de prolonger autant que possible.

Dans cette perspective, la fin du monde n'apparaît en aucun cas comme un nouveau commencement ; elle est une fin définitive. Ce qui est « déjà là », ce n'est pas le Royaume à venir, mais l'absence d'avenir ; et ce qu'il faut faire, ce n'est pas rassurer les hommes inquiets pour leur royaume financier ou les chrétiens déçus par le non-avènement de la Parousie, mais annoncer la catastrophe finale imminente, afin de réveiller les forces vives de l'humanité et tout mettre en œuvre pour empêcher que le Dernier Jour n'arrive vraiment.

Jean-Pierre Dupuy est certainement l'un des penseurs actuels le plus avancé dans cette réflexion sur le destin apocalyptique de l'humanité<sup>3</sup>. Partant du constat que l'humanité est devenue capable de s'anéantir elle-même – soit directement par les armes de destruction massive, soit indirectement par l'altération des conditions nécessaires à sa survie –, il insiste sur le fait que cette constatation que nous croyions naguère impossible s'est avérée possible. L'impossible est donc devenu certain. D'où son interrogation, qui est en même temps un cri d'alarme : quelle doit être l'attitude de l'humanité quand l'impossible est certain ? Selon lui, le « principe de précaution » prôné par tous n'est pas de mise, car ce principe entend se limiter aux risques potentiellement graves, mais non apocalyptiques. Seule l'anticipation du pire peut être vraiment opérante face à la situation sans précédent qui est la nôtre. Il nous faut donc méthodiquement envisager le pire ; il nous faut même aller jusqu'à anticiper le remords de n'avoir rien fait pour éviter le pire ; il faut raisonner comme si la possibilité de la catastrophe équivalait à sa nécessité ; il faut, en somme, apprendre à penser la catastrophe comme

---

<sup>1</sup> Ce qui est vraiment nouveau, rappelons-le, ce n'est pas l'attente de la fin du monde, mais le fait que cette apocalypse soit techniquement possible, c'est-à-dire qu'elle puisse être l'œuvre de l'homme, et non pas seulement la conséquence de son état moral.

<sup>2</sup> *Le temps de la fin*, op. cit., p. 115.

<sup>3</sup> Jean-Pierre DUPUY, *La Panique*, Paris, Laboratoire Delagrangé, 2003 ; *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil, 2004 ; *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Seuil, 2005 ; *Retour de Tchernobyl*, Paris, Seuil, 2006.

certaine et présente, au lieu de l'appréhender comme éventuelle et future, car seule la perspective d'une catastrophe inéluctable peut conserver tout son pouvoir d'alerte<sup>1</sup>. Bref, pour se donner les moyens d'agir, il faut adopter volontairement un pessimisme extrême : envisager le pire comme certain en « faisant entrer l'impossible dans la réalité<sup>2</sup> ».

La fonction du catastrophisme est donc en somme de stimuler la peur et de l'entretenir en rendant l'apocalypse crédible, afin d'entraîner un réel mouvement de fuite du mal, et des actions concrètes pour éviter le pire. Il s'agit analogiquement d'une prophétie de malheur où la destruction est présentée comme inéluctable, dans l'espoir qu'elle soit évitée. La question est de savoir si cette peur-là est vraiment « le commencement de la sagesse ». A-t-elle quelque chose à voir avec le catastrophisme biblique ?

### LA VENUE CATASTROPHIQUE DU ROYAUME

La grande différence entre le catastrophisme laïc et celui de l'Apocalypse, est que ce dernier repose sur la Révélation même de Dieu. Il s'ensuit, d'une part, que la probabilité très petite d'une catastrophe planétaire se trouve transformée en certitude – il y aura de fait un cataclysme final qui précédera le ciel nouveau et la terre nouvelle –, et, d'autre part, que cette catastrophe est considérée comme un prologue au Royaume de Dieu et donc, non pas comme une occasion de désespoir, mais comme celle d'un réveil de l'espérance : « Lorsque cela commencera d'arriver, redressez-vous et relevez la tête, car votre rédemption est proche » (Lc 21, 28). Dans cet éclairage surnaturel, essayons de comprendre la fonction du catastrophisme chrétien. En vue de quoi toutes les catastrophes futures nous sont-elles annoncées dans la Bible ? Ont-elles quelque chose à voir avec la situation présente de l'humanité ?

Mentionnons tout de suite un passage étrange de la Seconde Lettre de Saint Pierre. L'apôtre nous parle de l'embrasement du monde qui aura lieu au Dernier Jour, et ce texte, plus peut-être que tout autre dans le Nouveau Testament, pourrait nous donner à penser que la menace atomique (et écologique) actuelle correspond bien à ce dont nous parle l'apocalyptique chrétienne :

---

<sup>1</sup> Comme Hans Jonas l'a montré, cette attitude constitue une sorte de renversement du principe cartésien du doute, selon lequel nous devons tenir pour faux tout ce qui n'est pas avéré. Ici, au contraire, il s'agit de tenir pour certain tout ce qui n'est pas prouvé absolument impossible.

<sup>2</sup> Jean-Pierre DUPUY, *Petite métaphysique des tsunamis*, op. cit., p. 85.

Il viendra, le Jour du Seigneur, comme un voleur ; en ce jour, les cieux se dissiperont avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, la terre avec les œuvres qu'elle renferme sera consumée. Puisque toutes ces choses se dissolvent ainsi, quels ne devez-vous pas être par une sainte conduite et par les prières, attendant et hâtant l'avènement du Jour de Dieu, où les cieux enflammés se dissoudront et où les éléments embrasés se fondront. Ce sont de nouveaux cieux et une terre nouvelle que nous attendons selon sa promesse, où la justice habitera (2 Pe 3, 10-13).

On serait effectivement tenté de rapprocher cette annonce de la conflagration finale du monde des cataclysmes nucléaires éventuels de notre temps. Commentant ce texte, le père Spicq lui-même écrit :

Dans ma jeunesse, on prévoyait la fin de l'humanité par un refroidissement progressif de notre planète, de nos jours, une explosion atomique en chaîne est concevable, quelques blocs d'anti-matière tombés des astres, ou encore une perturbation dans la ceinture de Van Allen permettrait un flot de radiations cosmiques qui nous grillerait en un instant [...] et dès lors, la fin du monde peut avoir lieu demain [...] « j'attends en paix ce jour de détresse » (Ha 3, 16)<sup>1</sup>.

Mais le temps présent du verset 11 – « puisque toutes ces choses se dissolvent » – nous indique que l'intention de Pierre est d'abord spirituelle. Son annonce du cataclysme final, qu'il prédit avec les images et le vocabulaire traditionnels de son temps, a pour but primordial d'accentuer l'urgence de la vigilance dans le cœur des croyants et non pas de donner une description précise de ce qui sera : les chrétiens doivent avoir devant les yeux la dissolution finale du monde comme une réalité actuelle à laquelle ils sont obligés de s'adapter immédiatement pour ouvrir leur cœur à la venue du Royaume<sup>2</sup>. Et c'est pour cela que des signes leur sont prédits.

Une chose est sûre en effet : il y aura des signes cosmiques précurseurs de la venue définitive du Royaume. Jésus lui-même l'a affirmé : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles » (Lc 21, 25). L'Apocalypse, dès le chapitre 3 (v. 10) évoque notamment une grande souffrance que les hommes éprouveront avant la Parousie. La Fin sera précédée, semble-t-il, d'épreuves de plus en plus

---

<sup>1</sup> Ceslas SPICQ, *Les épîtres de Saint Pierre*, Paris, Gabalda, coll. « Sources Bibliques », 1966, p. 250.

<sup>2</sup> Cf. *Idem*, p. 157.

violentes, et notamment de la guerre et du bouleversement du cosmos<sup>1</sup>. Il y aura donc des signes, mais, comme dit saint Thomas d'Aquin :

Il est difficile de savoir quels seront ces signes. Car ceux que nous lisons dans l'Évangile se rapportent non seulement au Jugement dernier, mais encore à la destruction de Jérusalem et à cet avènement continu par lequel le Christ visite et éprouve son Église. De telle sorte que, si l'on y réfléchit bien, on pourrait conclure qu'aucun n'est caractéristique du dernier avènement, car, les combats, les épouvantes, etc., mentionnés dans l'Évangile, se rencontrent tout au long de l'humanité. Dira-t-on qu'il y aura comme une recrudescence de ces phénomènes à la fin du monde ? Mais il est impossible de préciser quel degré elle doit atteindre pour l'annoncer clairement<sup>2</sup>.

Cette première constatation a de quoi déconcerter : à quoi bon nous donner des signes si aucun n'est absolument évident ? A quoi bon le catastrophisme si la catastrophe annoncée est décrite sous un mode symbolique ?

Une deuxième remarque peut nous mettre sur la voie : à bien y regarder, les catastrophes apocalyptiques prédites par saint Jean ne sont pas tant annoncées comme des signes avant-coureurs de la Parousie, que comme des phénomènes accompagnateurs<sup>3</sup>. Elles ne sont pas présentées, en tout cas, comme des événements qui causeraient la fin du monde et obligerait en quelque sorte Dieu à revenir, mais comme des événements simultanés, analogues au sillage tumultueux des eaux hostiles lorsque le bateau les fend. Cela signifie en premier lieu que ce n'est pas l'homme ou tel événement cosmique qui peuvent causer la fin du monde, mais bien Dieu, lui qui de sa seule autorité a fixé les temps et les moments<sup>4</sup>. C'est la venue du Royaume qui causera des catastrophes et non pas les catastrophes qui causeront la venue du Royaume<sup>5</sup>. On peut dire ainsi que les catastrophes décrites dans l'Apocalypse ne sont que le signe négatif – au sens quasi photographique du terme – de la venue du

---

<sup>1</sup> Notons que dans sa description des catastrophes, Jean semble s'inspirer d'un certain nombre de passages de l'Ancien Testament : la terre tremble (Jl 2, 10 ; Am 8, 8) ; le soleil s'obscurcit (Is 13, 10 ; Jl 3, 4a) ; la lune devient comme du sang (Jl 3, 4b) ; les étoiles tombent (Is 34, 4c-e) ; le ciel s'enroule comme un livre (Is 34, 4b) ; les monts et les îles sont ébranlés (Na 1, 5 ; Jr 4, 24).

<sup>2</sup> SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique, Supplementum*, q. 73, a. 1.

<sup>3</sup> Cf. Pierre PRIGENT, *L'Apocalypse de Saint Jean*, Genève, Labor et Fides, 1988, p. 110.

<sup>4</sup> Cf. Ac 1, 7.

<sup>5</sup> Notons au passage que cette venue du Royaume, dans l'Apocalypse, nous est exprimée sous trois formes : le monde nouveau (21, 1-8), la Jérusalem nouvelle (21, 9-27), et le Paradis (22, 1-5). Il y a ici toute une part de symbolisme qu'il convient, bien sûr, de ne pas prendre à la lettre.

Royaume, ou inversement, que seule la venue du Royaume *révèle* la signification profonde des catastrophes futures et actuelles.

Le rôle de ces catastrophes peut s'éclairer à la lumière du sens de l'agonie qui précède la mort : est-ce Dieu qui cause l'agonie et la mort ou est-ce telle maladie ? La foi nous fait dire que c'est Dieu – cause première de toutes choses. Dieu est maître de nos vies et gouverne le cosmos, même s'il le fait à travers des causes secondes dont la matérialité nous oblige à constater la présence de telle ou telle « cause du décès ». En ce sens, on peut dire avec Thérèse d'Avila : « Nous ne mourrons pas de mort, nous mourrons de Vie ». C'est-à-dire, comme l'explique fort bien le père Jean-Miguel Garrigues : « Nous mourrons parce que la vie éternelle fait irruption en nous et supprime du même coup notre vie mortelle <sup>1</sup> ». Cela peut nous scandaliser et nous faire peur, mais c'est parce que, au fond, rien peut-être ne nous fait plus peur que la vie surnaturelle : « Dans la peur de la mort, il n'y a pas seulement l'angoisse légitime de la nudité métaphysique que représente la perte du corps. Il y a surtout la peur du Royaume. Les grâces ultimes d'anticipation sont comme des apprivoisements mystiques de l'âme pour que, non seulement elle n'ait plus peur du Royaume, mais pour qu'elle en ait le désir <sup>2</sup> ».

Et de même que l'agonie peut être pour chacun un ultime moment de libération de la peur, d'appauvrissement spirituel et de remise libre dans les mains de Dieu, de même les catastrophes ultimes peuvent-elles être pour l'humanité l'occasion de s'ouvrir à la venue du Royaume : « Bienheureux les pauvres de cœur, le Royaume des cieux *est* à eux » (Mt 5, 3). On retrouve ici, d'ailleurs, le sens le plus profond du mot « catastrophe » (*katastrophê*) qui, dans l'Antiquité grecque, désignait la dernière des cinq parties de la tragédie (le dénouement) dans laquelle le héros recevait sa punition, généralement funeste, qui, au-delà du malheur, faisait apparaître sa dignité d'homme nu face au Destin. C'était l'aspect le plus sublime de la tragédie grecque : montrer en l'homme dépouillé de tout et rendu vulnérable, sa grandeur propre (par là, le théâtre grec préfigurait déjà le mystère de la Passion du Christ : *Ecce Homo*). Les catastrophes annoncées sont donc à prendre comme une *catharsis*, une ultime purification par le feu, un « apprivoisement mystique de l'âme <sup>3</sup> », qui s'opère déjà et s'opérera à la Fin, simultanément à la venue du Royaume. Pourquoi alors nous annoncer à l'avance cette purification ? Précisément pour que nous sachions la discerner pour ce qu'elle est,

---

<sup>1</sup> Jean-Miguel GARRIGUES, *A l'heure de notre mort : accueillir la vie éternelle*, Paris, Ed. de l'Emmanuel, 2000, p. 13.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 109.

<sup>3</sup> *Idem*.

c'est-à-dire la venue (apocalyptique) du Royaume, et qu'ainsi nous n'en ayons plus peur, mais au contraire, la désirions.

Le « catastrophisme chrétien » vise donc à établir les hommes dans l'attente eschatologique du Royaume, et non pas à les terroriser pour leur inspirer la crainte. Ce catastrophisme éclairé est donc d'abord théologique. Il ne se contente pas de jouer sur la passion de crainte, il établit les croyants dans l'espérance.

## CONCLUSION

Pour les chrétiens, Hiroshima n'a pas apporté quelque chose d'absolument nouveau. Voilà 2000 ans et non pas 60 que les chrétiens vivent l'histoire comme un *délai* et non comme une simple continuation de l'histoire. Voilà 2000 ans que la question « quand ? » est vivante dans leurs cœurs<sup>1</sup>. Mais les soixante dernières années ont apporté un élément nouveau ; en effet, le réalisme de la Révélation concernant la fin du monde peut s'appuyer désormais sur un signe que tous peuvent reconnaître : celui de la menace effective qui pèse aujourd'hui sur l'humanité. Il serait aussi absurde de vouloir faire concorder à tout prix les signes bibliques et l'actualité, que de fermer les yeux sur l'éventualité d'une telle concordance, puisqu'un jour celle-ci se réalisera bien *de facto*.

Il s'ensuit, pour les hommes d'aujourd'hui, un devoir paradoxal : sur le plan politique, tout faire pour la paix et la longévité de l'humanité d'ici-bas ; sur le plan spirituel, hâter le retour du Christ en l'appelant de toute notre âme. La contradiction n'est qu'apparente. En effet, le désir de préparer les chemins du Seigneur fait que les chrétiens essaient d'organiser au mieux la vie politique et qu'ils sont tournés résolument vers la venue de la Jérusalem céleste<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Notons cependant que cela fait aussi 2000 ans que le doute concernant la Parousie accompagne cette espérance, car le non-avènement de la Fin a parfois jeté le soupçon sur la certitude de la Parousie. Cela ne doit d'ailleurs pas nous étonner puisque saint Pierre le prophétisait déjà : « Sachez tout d'abord qu'aux derniers jours, il viendra des railleurs pleins de railleries, guidés par leurs passions. Ils diront : Où est la promesse de son avènement ? Depuis que les pères sont morts, tout demeure comme au début de la création. » (2 P 3, 3-4).

<sup>2</sup> Il en va analogiquement, comme d'une personne malade qui fait tout pour être en bonne santé et se soigner parce que c'est naturel et que c'est la volonté de Dieu, tout en désirant voir au plus vite le Christ face à face. Voir dans le même sens, la comparaison johannique de la femme enceinte : il en va comme d'une femme sur le point d'enfanter, cherchant à accoucher sans douleur tout en désirant la venue de l'enfant pourtant cause de douleur (Jn 16, 21).

1. Au plan politique, le devoir de tout mettre en œuvre pour la paix et la survie de l'espèce humaine sur terre, est plus impératif et urgent que jamais. La peur tout à fait légitime que l'humanité soit éliminée de la surface de la terre par les moyens de violence et de destruction dont les gouvernements disposent doit être prise en compte par les responsables politiques. Et si le catastrophisme de Anders, Jonas ou Dupuis a permis d'en prendre davantage conscience, il fut finalement de bon aloi. Hannah Arendt l'avait déjà noté :

Aujourd'hui, depuis la découverte des armes atomiques, la question de savoir quel est le rôle de la violence dans les relations étatiques, et par exemple comment on peut interrompre l'utilisation des moyens de violence, se tient à l'arrière-plan de toute politique <sup>1</sup>.

2. Au plan spirituel, le devoir d'anticiper la Parousie est inhérent à la vie chrétienne depuis l'Ascension. Le mot de la fin de la Bible et de l'histoire est : « Viens ». Si au début de l'humanité Adam se cacha parce qu'il eut peur de Dieu, à la fin il l'appellera parce qu'il le désire : « Viens Seigneur Jésus ! », « Maranatha ! ». Ce « viens » est d'ailleurs double car c'est celui de l'homme et celui de Dieu : « l'Esprit et l'épouse disent "viens !" Que celui qui entend dise : "viens !" » (Ap 22, 17). En définitive, toute la Révélation (Apocalypse) est pour ce double « viens », cette attraction intérieure plus forte que toutes les catastrophes apparentes. Jésus attire tout à lui ; tous ses prophètes, tous ses apôtres et tous ses disciples se rassemblent au terme pour dire avec l'Esprit Saint à l'humanité tout entière : « il est temps, elle passe la figure de ce monde, viens à Jésus et bois l'eau de la vie gratuitement ».

*Ce que j'appelle le « catastrophisme éclairé » s'inspire de cette démarche. Il nous faut vivre désormais les yeux fixés sur cet événement impensable – l'autodestruction de l'humanité –, avec l'objectif, non pas de le rendre impossible, ce qui serait contradictoire, mais d'en retarder l'échéance le plus possible. Nous sommes entrés dans l'ère du sursis. Le catastrophisme éclairé est une ruse qui consiste à faire comme si nous étions victimes d'un destin tout en gardant à l'esprit que nous sommes la cause unique de notre malheur.*

Jean-Pierre DUPUY, « Fin du monde, il est moins cinq »,  
entretien avec B. Poulet, *l'Expansion*, 1<sup>er</sup> juin 2007.  
(<http://lexpansion.com>)

<sup>1</sup> Annah ARENDT, *La politique a-t-elle encore un sens ?*, Paris, Editions de l'Herne, 2007 (édition posthume).